

'Arrêtez les tueries' en Syrie

« Maintenant, les gens veulent descendre dans la rue, c'est donc une valeur ajoutée de notre société. On ne peut pas rester dans ce pays sans rien faire » déclare cette activiste syrienne.

ENTRETIEN *avec Rima Dali par Carla Fibla*

La résistance pacifique, les manifestations non violentes, existent en Syrie. Elles ont commencé à faire leur apparition en février 2011. En marge des manipulations ultérieures, des intérêts de pays tiers, de la propagande des deux armées qui ont fait passer le conflit armé au premier plan, des activistes comme Rima Dali (33 ans) revendiquent leur place dans la société syrienne actuelle.

Le 8 avril elle écrivait sur une banderole rouge : « Arrêtez les tueries ! Nous voulons construire une Syrie pour tous les Syriens » et la brandissait devant le Parlement. Devant le regard éberlué des passants et des conducteurs qui ralentissaient leurs voitures pour lire l'écriteau que Rima Dali montrait dans tous les sens, en tournant sur elle-même, elle resta-là, provocante, pendant quelques minutes jusqu'à ce que les forces de l'ordre lui arrachèrent la pancarte et l'arrêtèrent. Pendant les heures qui suivirent, la vidéo de cette courageuse inconnue qui avait été enregistrée par des piétons circula sur Internet et des milliers de personnes postèrent leurs commentaires. Un mouvement d'activistes décidait, presque en temps réel, de s'unir pour lancer une campagne demandant la libération de Dali qui passa à peine deux jours en prison. Devenue une icône de la « révolution pacifique » que des millions de Syriens revendiquent, Rima Dali a inspiré des manifestations silencieuses dans des grands magasins où les gens s'allongeaient par terre, tels des cadavres, ou bien d'autres applaudissaient sans aucune explication dans

un lieu public, arborés d'un ruban rouge.

Dali affirme que l'objectif est que chaque citoyen parvienne à vaincre sa peur et trouve le moyen de se joindre à la révolte. Elle travaille avec d'autres activistes à Damas pour établir des lignes d'action dans le but d'atteindre chaque recoin de la Syrie.

AFKAR/IDEES : *Quel a été le résultat de votre acte devant le Parlement ?*

RIMA DALI : À ce moment-là j'étais très en colère. C'est la première chose qui me vient à l'esprit quand je pense à ce que j'ai fait parce que je me souviens que la situation s'était fortement dégradée et je voyais que les gens ne croyaient pas en la non violence dans la révolution. C'est ce qui me mettait en rage et me déprimait en même temps. Je travaillais avec un groupe d'activistes mais les choses n'allaient pas bien, tout se faisait lentement, trop lentement... C'est pourquoi j'ai pensé que je devais agir toute seule et accomplir ces actes moi-même. Je crois que c'est une façon de pousser un cri pour rompre la monotonie de ce qui n'avance pas et pour sentir que la lutte existe toujours.

A/I : *Quelle leçon avez-vous tiré de cette expérience ?*

R.D. : Lorsque tu réalises ou tu mets en pratique ce que tu crois, les gens comprennent ce que tu veux dire ; et quand tu veux faire les choses tout de

suite, dès que tu y penses sans passer par le processus de l'organiser, l'action va droit au cœur des personnes. En revanche, quand tu passes trop de temps à organiser une idée, en méditant ses particularités et que tu en parles tout le temps, surtout pendant la révolution, les gens commencent à se méfier et finissent par penser que ce qui est en train de s'organiser n'est pas authentique... mais manipulé.

A/I : *Croyez-vous avoir convaincu les indécis ? En les touchant profondément, avez-vous obtenu l'effet prévu ?*

R.D. : Il s'agissait d'un « cri » isolé, mais je sais que tout le monde voulait le faire, et c'est ce qui donne toute la valeur à cet acte. Les gens sont capables de saisir, de s'approprier de ce cri, de l'améliorer et de l'utiliser, et c'est ce qui potentialise son effet final. Je crois que les choses auraient pu se passer autrement, la police m'avait détenue et les gens pouvaient avoir oublié ce qui s'était passé mais il n'en fut pas ainsi : ils saisirent mon cri et l'utilisèrent ; et ils sentirent que c'était ce qu'ils voulaient dire et ce qu'ils voulaient faire. Avant nous débarquions dans la rue et nous fuyions dès que la police arrivait. Maintenant ils veulent rester dans la rue et c'est donc une valeur ajoutée, car les gens aiment descendre dans la rue et sentir qu'ils ont le droit d'y être pour dire ce qu'ils veulent. Suite à mon action, nous avons commencé à nous organiser mais en suivant ma méthode. Nous ne perdons pas beaucoup de temps à réfléchir sur les actions. Nous

Une campagne au niveau national est nécessaire pour transmettre le sentiment d'angoisse

pensons, nous parlons avec les gens pour leur expliquer en quoi consiste l'action et nous la réalisons.

A/I : *Mais les manifestations silencieuses durent à peine quelques minutes avant que la police les disperse.*

R.D. : Oui, nous calculons le temps dont nous disposons, puis nous nous dispersons pour essayer d'éviter qu'on nous détienne, mais il est bien vrai que nous épuisons le temps au maximum, juste avant que la police n'arrive. Même ainsi, dans ces concentrations il y a beaucoup de gens qui ont un sentiment très différent de mon "cri", de la sensation d'oppression qui t'oblige à réagir par une action plus convaincante. Il y en a beaucoup qui n'ont pas peur et qui veulent que la police les arrête parce que cela fait partie de la protestation, parce qu'ils n'agissent plus en proie à la peur de ce qui pourrait leur arriver si on les arrête, comme avant.

A/I : *Pourquoi pensez-vous que leur façon de s'affronter au système ait changé ?*

R.D. : Je crois qu'ils ont aimé la façon dont j'ai résisté devant le Parlement, qu'ils ont pensé que ce qui s'était passé était une bonne chose. Ils se sont rendus compte que ce n'était pas une catastrophe de descendre dans la rue. Il faut dire que nous avons changé le message de nos pancartes et que nos slogans sont lancés d'une autre façon.

A/I : *On a passé des messages contre le régime, le système à des pétitions de droits à la dignité, à la liberté...*

R.D. : Oui, dans le fond ces messages sont lancés contre le système mais de façons différentes. Ils sont toujours destinés à ceux qui nous oppriment mais nous sommes arrivés à approfondir les revendications.

A/I : *Vous pensez que le régime a compris le message ?*

R.D. : Ils ne sont pas bêtes, mais je ne comprends pas pourquoi ils détournent le regard et esquivent la réalité. Je crois qu'ils ne lisent toujours pas nos pancartes. Ils sont peut-être déconcertés par le fait que nous ne nous manifestons pas et que nous restons là plantés au milieu de la rue. Nous ne bougeons pas et nous restons en silence. Ils voient donc une façon différente de s'exprimer et de protester et ils ne se rendent peut-être pas compte de ce qui se passe parce que les gens qui voient normalement une manifestation ne lisent pas les pancartes, ils entendent seulement des cris : « Nous voulons la chute du régime ». Mais maintenant, par ces démarches, nous les obligeons à lire notre message et je crois qu'il est beaucoup mieux saisi.

A/I : *Ya-t-il une bonne coordination entre les groupes d'activistes ?*

R.D. : Depuis la fin de l'année dernière elle s'est bien améliorée parce que le régime a arrêté de nombreux activistes, les a emprisonnés pendant un certain temps et les a libérés ensuite, et cette nouvelle expérience de la prison les a unis. Le régime nous a privés de liberté mais cela nous a permis de disposer de temps pour planifier nos actions futures. Et maintenant les autorités continuent à faire

la même chose. Ils arrêtent tous les activistes d'une zone, ceux qui réalisent des actions sociales et politiques et nous, nous nous réorganisons.

A/I : *Croyez-vous que le régime soit capable de freiner le mouvement ?*

R.D. : C'est un système dangereux. Les autorités gardent souvent des informations te concernant pour les utiliser plus tard. Elles ne t'arrêtent pas immédiatement quand tu fais quelque chose, elles réunissent les informations et quand elles t'attrapent elles te ressortent tout. Elles sont imprévisibles mais je ne crois pas qu'elles agissent suivant une logique. Nous savons, malgré tout, que nous nous exposons à ce qu'elles utilisent toutes les informations qu'elles sont en train de réunir. Tu dois faire très attention à ton entourage.

A/I : *Dans votre cas, comment vous protégez-vous ?*

R.D. : Nous disons que nous devons nous protéger et garder nos actions secrètes jusqu'au dernier moment; mais adopter un profil bas est compliqué et parfois impossible parce que nous devons parler avec eux, leur faire part de nos idées et tu ne sais jamais si tu peux te faire confiance à la personne qui est devant toi. Les risques que nous prenons font partie de cette lutte.

A/I : *Avez-vous été surprise par la réaction des gens au moment de votre libération ?*

R.D. : Je ne m'y attendais pas. Mes sentiments – j'étais encore très en colère

Seule 40 % de la population est active et participe aux campagnes contre le régime

et déprimée – m’obligeaient à penser que rien n’irait mieux. Je voulais arrêter tout ce que j’étais en train de faire. Je ne pouvais pas m’imaginer que mon acte désespéré aurait un tel effet. Cela a été très surprenant et j’ai eu du mal à l’assimiler parce que mon acte était une dernière tentative, peu importaient les conséquences. Et à la sortie du tribunal j’ai senti quelque chose de très profond en moi.

A/I : *Où en est la « révolution pacifique » face à l’escalade de violence qui s’est étendue dans tout le pays ?*

R.D. : Je suis restée un certain temps toute seule parce que je voulais voir comment évoluaient les idées. Non pas l’idée de Rima mais l’idée de tous les Syriens, ce en quoi croient les Syriens. C’est ce qui fait qu’une action soit bonne et forte. Une campagne au niveau national est nécessaire pour transmettre ce sentiment d’angoisse. Nous nous dirigeons maintenant vers des gens très différents pour impliquer le plus grand nombre de personnes possible, comme celles qui restent chez elles, celles qui ont peur de parler de ce qui se passe. Nous voulons savoir ce qu’elles pensent de l’idée ou du message : « Arrêtez les tueries. Nous voulons construire une Syrie pour tous les Syriens ! ». Nous devons arriver à tout le monde par des tactiques très simples. Par exemple, quand les gens s’habillent d’une certaine façon ou mettent un ruban rouge au poignet, ou bien en faisant sonner la musique de l’hymne national du téléphone mobile. C’est très facile à faire et très difficile pour la police de suivre tous les gens, de savoir d’où part l’action, qui com-

mence à la diffuser. Elle ne peut pas la cerner.

A/I : *Considérez-vous que la majorité de la population soit active ?*

R.D. : Non, je pense que 60 % environ de la population n’est toujours pas active, seule 40 % participe à ce genre de campagnes, parce que les gens ont peur, surtout quand ils voient ce qu’on fait aux activistes qui sont détenus. Par ailleurs, la version du régime est toujours plus forte que notre perspective. Les autorités disent à la population qu’il y a des groupes radicaux qui tuent les gens et bien qu’elle ne puisse pas le voir, elle se laisse emporter par la peur de l’inconnu. Les gens ne parlent pas de leurs cas particuliers, ils les gardent pour eux. Mais c’est une erreur. Il faut partager les histoires, ce qui se passe, ce qui arrive quand quelqu’un demande quelque chose, comment arrive le message, comment sont échangées les initiatives, comment ils expriment leurs sentiments sur l’idée : « Arrêtez les tueries ! ».

A/I : *Y a-t-il des objectifs à court et moyen terme du mouvement d’activistes dont vous faites partie ?*

R.D. : Nous devons nous adapter à l’évolution des événements. Nous ne gagnerons peut-être pas, mais nous devons le tenter, nous voulons le tenter. Nous ne sommes pas sûrs d’arriver à vaincre le régime, rien n’est sûr dans ce pays, mais nous devons le tenter. Il faut donner l’occasion aux gens de dire ce qu’ils veulent et ce qu’ils ont besoin de dire.

A/I : *Avez-vous peur pour l’avenir de la Syrie ?*

R.D. : Oui.

A/I : *Comment surmontez-vous cette peur ?*

R.D. : En continuant à travailler. Je suis incapable de vivre sans un plan, cela me déprime. C’est ce qui m’était arrivé avant d’aller devant le Parlement. Je suis restée enfermée deux jours chez moi, un mois de dépression et puis je suis sortie. Je suis allée devant le Parlement. On ne peut pas rester dans ce pays sans rien faire, c’est comme mourir parce que les informations sont tellement mauvaises qu’il faut réagir pour ne pas se sentir très mal. Il faut continuer à travailler, à essayer de faire des choses. Parfois je me sens très encouragée et parfois très déprimée.

A/I : *Pouvez-vous vivre normalement à Damas ?*

R.D. : À l’heure actuelle, non. Tout a changé dans notre vie, tant sur le plan personnel que professionnel. Notre personnalité a changé et cela ne nous quitte pas. Nous devons juste donner aux gens l’occasion et l’espace pour s’exprimer et dire ce qu’ils pensent.

A/I : *Et si le mouvement dans lequel vous êtes engagée ne réussit pas à faire sortir les citoyens de leur silence pour rejoindre l’idée d’« Arrêtez les tueries » ?*

R.D. : Nous penserons à une autre façon pour les convaincre qu’ils font partie de cette société et qu’ils ont une voix qui doit être écoutée. ■